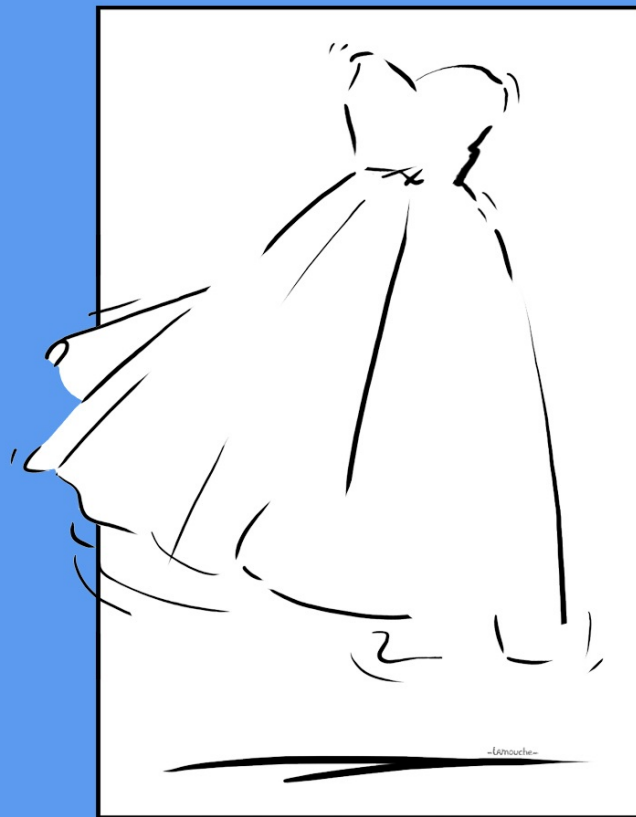


Corine Koch

La robe



Corine Koch

La Robe

© Corine Koch, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1106-4

Couverture : Thierry Lamouche

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Je suis à l'orée du chemin. Au bout, il y a une petite île où nous avons choisi de nous dire « oui ».

C'est l'été. J'attends à l'ombre du grand cèdre dont les longs membres ploient légèrement au-dessus de moi. Un rai de lumière filtre, perce le feuillage en son cœur, s'en va. Petite, allongée dans l'herbe fraîche, je me serais rêvée tête en bas, jouant à cache-cache avec le soleil, sautillant d'une branche à l'autre.

Sans doute est-il le doyen des arbres du domaine. Ce cèdre du Liban affiche un air de patriarche, bonhomme mais qui ne s'en laisse pas conter. Sur la droite, en haut du chemin, il garde et semble dire : « si vous avez quelque chose à déclarer, c'est maintenant. Laissez là vos craintes, vos doutes. Ils n'appartiennent qu'à vous. Ces deux-là n'en ont pas et tout à l'heure, sur l'île, à l'abri du monde et du bruit, ils vont se promettre l'éternité. »

Nos invités l'ont écouté. Ils sont une quarantaine sur l'île. Ils découvrent ce paradis niché derrière les hautes futaies, le petit pont de bois, les bancs, décorés pour l'occasion. L'arche a été parée selon nos souhaits. L'hortensia en majesté côtoie, un peu par hasard, des petites fleurs toutes simples, roses trémières aux pétales effarouchées ou blanches marguerites. Tout à l'heure, depuis la fenêtre de notre chambre, je les ai aperçus, nos invités. En robes fleuries et pantalons de lin, élégants sans ostentation, ils ont rejoint l'île, le pas urgent et le cœur content. Aucun ne s'est arrêté pour quelque confidence au grand cèdre et j'entends maintenant leurs voix. Il monte jusqu'à moi un brouhaha léger fait de paroles indistinctes et de rires, une vibration qui répond à la mienne.

Lui aussi est là-bas, l'homme que j'aime, celui à qui je vais promettre le reste de notre vie. Il attend de l'autre côté du pont semé de pétales blancs. Je ne le vois pas d'ici. Je l'imagine, les mains derrière le dos, faire quelques pas d'un côté, de l'autre. Sous la pochette bleue ornée d'une boutonnière, son cœur s'emballe. Les invités arrivent. Il échange quelques mots avec l'un d'entre eux, un sourire, un regard. Il s'éloigne un instant, observe la surface paisible de l'étang, le tremblement des feuilles. Le mouvement de son cœur s'apaise. Et repart fort.

J'attends. Un rossignol tente un trille, s'interrompt, rappelé à l'ordre par quelque génie des lieux. Toute la nature est là, autour. Elle bruisse de doux élans

et de tendres murmures, un peu, pas trop, elle ne veut pas être indiscrete.

Un souffle passe, aussi léger que le vol d'un papillon. Il caresse ma nuque que le chignon haut, piqué de boutons de roses d'un rose tendre, découvre. Il enlace une mèche laissée libre, la fait danser l'espace d'une seconde, s'éloigne, revient, soulève furtivement le bas de ma robe, pose un baiser furtif sur mes chevilles nues.

Les petites brises, toutes légères qu'elles sont, ont de la mémoire. Empreintes des peaux qu'elles ont effleurées, des larmes de joie ou de chagrin qu'elles ont séchées, elles rendent à leur propriétaire des visites inopinées et font émerger le souvenir. Sur la rondeur d'une épaule, elles rappellent la caresse d'une main aimée. En faisant voler quelque poussière, elles déclenchent une mauvaise toux et le vilain moment qu'on croyait enfoui, presque oublié. Parfois, indiscretes, elles soulèvent des robes. Elles enfantent des pans de jupes qui deviennent rondes montgolfières et font monter le rouge au front des petites filles comme des femmes distinguées.

Aujourd'hui, dans la douceur estivale de cette après-midi, la petite brise effleure ma nuque et soulève mes jupes : « Blanche, souffle-t-elle, tu es là, heureuse et émue, tremblante parce que tu vas retrouver ton amoureux, ton futur mari, l'homme de ta vie là-bas, au bout du chemin. Tu es belle, « princesse » avec juste ce qu'il faut de volume, pas de meringue en vue n'aie crainte. Tu le tiens ce petit air « années 50 » que tu as tant cherché. Ta taille est bien prise, ton bustier ajusté. Et ces feuilles minuscules, quel hasard charmant elles forment sur la robe ! Est-ce une petite main penchée sur l'ouvrage, laborieuse, qui les a cousues une à une ? Non, c'est une fée ! Elle les a jetées à la volée, par brassées, pour que le soleil en surprenne certaines, y dépose un reflet nacré. C'est gagné. Le soleil est avec toi, avec vous.

La jupe ample de ta robe descend jusqu'à mi-jambe et s'évase en une courte traîne. Près du grand cèdre, tu ressembles à un oiseau, à peine posé, entre le ciel et la terre.

Mais revenons à l'essentiel. Tu te tiens droite à l'ombre du grand cèdre, heureuse, parfaite même pourrait-on dire et crois-moi ça je ne le dis pas souvent. Et elle est là aussi, celle dont tu as tant rêvé. Elle dit la petite fille que tu as été et la femme que tu es devenue. Seconde peau, elle t'épouse. Elle est toi. LA robe.

Tu en as fait de la route, plus d'un an, dis-moi. Des heures et des jours à caresser ton rêve, des nuits à le poursuivre sans jamais l'atteindre. Trouver la

robe t'a pris presque autant de temps que d'apprivoiser le bonheur. Mais tu les as trouvés, elle et lui. Tu es arrivée, il est au bout du chemin. Alors avant d'aller le rejoindre, souviens-toi. C'était l'été.

C'était l'été, un jour de grand soleil, un peu avant midi. Souviens-toi.

Gilles – celui qui t'attend là-bas, au bout du chemin – avait prétexté une balade matinale dans l'entrelacs des ruelles serrées. Tu avais hésité. À la lisière des cils inférieurs, une ombre légère disait les heures longues, tes yeux grands ouverts au cœur de la nuit. Mais l'attrait de la vieille cité avait eu raison de tes langueurs d'insomniaque.

Mille fois, vous aviez arpenté ces rues dont vous croyiez connaître chaque détail. Mille fois, le jeu de piste entre les façades jaunes, roses et vertes, jusqu'au cimetière, tout en haut. Pourtant, chaque nouvelle déambulation faisait éclore une découverte : une porte entrouverte sur un escalier sévère dont la volée de marches décourageait les indiscrets, quelque fleur sauvage nichée dans les anfractuosités pierreuses d'un muret. Sous votre regard, il naissait des surprises, souvent au même instant. « On voit mieux avec deux paires d'yeux », aimait-il répéter.

Au cœur de la ville, quelle que fut l'heure, une large rue piétonne vibrait. Aux terrasses de cafés, entre les tables, des envolées de mots jaillissaient pour atterrir de l'autre côté du bar : « un express, une menthe à l'eau, un demi ! ».

La vieille ville naissait dans ce poumon sonore où le mugissement d'une sirène couvrait parfois le bruit des voix. On y trouvait de minuscules échoppes dont la marchandise débordait sur les trottoirs. Draps de bain, torchons et tabliers gonflés par le vent jetaient au ciel des brassées de couleurs chaudes. La glace à la violette poudrait d'un mauve tendre le visage des petites filles.

Le parfum de cette rue était immuable. La ville entière se trouvait concentrée dans ce bouquet d'agrumes un brin synthétique, reconnaissable entre tous. Cette fragrance était la signature de la ville et pour le visiteur, un sésame qui ouvrait sur des venelles pentues ou sur la mer immense, bordée de ses deux parenthèses : l'Italie d'un côté, le Cap Martin de l'autre.

Tout partait de cette rue. Alors tout partirait de là, s'était-il dit. Vous flâneriez entre les boutiques. Tu caresserais quelque morceau d'étoffe coloré dont le souvenir, plus tard, couvrirait de soleil un paysage de jours gris. Si, appelée par le large, tu voulais prendre à droite, il presserait doucement ta main. Et si cette

tendre insistance ne suffisait pas à t'attirer de l'autre côté, il te parlerait du bougainvillier. « Ton roi doit être magnifique en ce moment ! » C'est ainsi que tu appelais l'arbre majestueux qui émaille l'horizon de reflets fuchsia, tout en haut de la ville : « mon roi ».

La pression de sa main avait suffi. D'un pas lent, vous aviez remonté la rue Longue. Une halte pour admirer quelque porte trapue dont la ferronnerie préservait les secrets et vous étiez repartis, les doigts mêlés. Un nouvel arrêt devant l'un de ces curieux escaliers, raides comme des échelles de meuniers qui, moitié dedans moitié dehors, veillent. Vous en aviez tant vu de ces vieilles personnes qui gravissent une à une les marches inégales, les bras chargés de lourds cabas ? Il disait alors :

— Un jour peut-être, dans longtemps, ça pourrait être toi, ma Blanche, cette vieille qui monte l'escalier ou moi, le vieux qui arrose ses plantes. Ici, ça pourrait être nous, un jour. Et tu répondais :

— Oui, ça pourrait être nous.

L'âme de la vieille cité nichait là, au détour d'une ruelle fleurie ou au faîte d'un escalier boiteux. Au fil des siècles, la ville s'était bâtie en profitant du moindre espace, chaque nouvelle construction lovée contre les autres. Cela donnait un joyeux bazar d'immeubles tous collés, une fantaisie de tons pastel qui défiait les lois de l'équilibre. Ici, la terre avait déjà tremblé plusieurs fois. De guingois mais soudé, l'ensemble avait tenu.

En gagnant les hauteurs, ta main toujours dans la sienne, vous aviez laissé derrière vous la rue sonore gorgée de soleil. Au détour d'une venelle ombragée, à mi-chemin de la montée du Souvenir, il avait dit : « écoute, c'est toujours ici que la ville se tait. » Une place minuscule offrait une halte et deux chaises, pour écouter le silence. Vous étiez arrivés.

C'était l'endroit, le but ultime de cette matinée. Combien de fois vous étiez-vous arrêtés sur cet îlot paisible, au cœur de la ville aimée ? Quinze, vingt fois peut-être.

« Blanche, la ville se tait parce que j'ai quelque chose à te dire. » Une fêlure dans sa voix t'avertit ; la timidité de son sourire. Ce fut un chambardement de tous les diables et le cœur à l'envers soudain, tu compris. Joignant le geste à la parole, il mit un genou en terre. Dans la paume de sa main, un écrin rose avait poussé.

À l'orée du chemin, caressée par la petite brise, je me souviens.

À peine avais-je dit « oui » qu'elle fût là. Énorme et délicieuse. Diamètre et volume imposants, elle prit tout l'espace de la petite place et sans crier gare, celui de ma petite tête : un corsage pas si sage, une taille bien prise et des manches longues, une orgie de mousseline sur une jupe ample étagée de jupons ; à n'en plus finir, des friselis de dentelle cascadaient le long des ruelles aimées, jusqu'à la mer. Tout de suite, elle déborda. Elle : LA robe.

J'étais émue et troublée, surprise oh combien par cette demande inattendue qui réveillait en moi la petite fille endormie depuis belle lurette. « Je veux prendre soin de toi toute ma vie, je veux vivre avec toi, m'endormir et me réveiller avec toi, te protéger toujours, est-ce que tu accepterais, est-ce que tu voudrais bien m'épouser ? »

À peine avait-il prononcé ces mots que la valse des jupons commença. Comme toujours et pour toute chose, le cinéma allait guider mes choix. En une fraction de seconde, toutes les robes de mes rêves se bousculèrent au portillon. Je me vis tout à la fois Peau d'âne en robe couleur du temps et Elisabeth d'Autriche, alias Sissi impératrice, les bras chargés de la corbeille de roses rouges offertes par François-Joseph. J'étais Cosette face à la poupée merveille et la divine Audrey alias Holly Golightly, son croissant à la main, devant la vitrine de Tiffany. Je passais allègrement de l'hiver glacé de Montfermeil à la pâle tendresse d'une aube new yorkaise. Je m'offrais un grand saut sur l'Atlantique, le grand écart entre Victor Hugo et Truman Capote. Grace Kelly, Catherine Deneuve, Audrey Hepburn, Romy Schneider : je frayais avec les étoiles et mes premières émotions cinématographiques me baladaient sans façon du second Empire aux années 50. Je m'étais réveillée en short jaune fluo et débardeur bleu, j'allais me coucher princesse.

La quête commença aussitôt. Je me lançai à corps perdu dans une nuit blanche 2.0. « Robe de mariée » : trois petits mots dans la barre d'un moteur de recherche et l'horizon matrimonial s'ouvrait sur d'innombrables possibilités, des milliers de pages, des images et des images encore. De toutes sortes, des robes par centaines faisaient la course en tête pour devenir l'élue, celle qui ferait de

moi la plus belle des mariées.

Au début, ce fut un tourbillon délicieux. Je me grisais de ces frous-frous où des montagnes de tulle rivalisaient avec des kilomètres de traîne. Ravie, je découvrais le vocabulaire d'un monde sucré que j'avais jusqu'alors ignoré, voire dénigré. Princesse, sirène ou bohème, j'avais le choix et tous les droits sauf celui de me marier en guenilles. Ce jour-là, je me devais d'être une femme-fée, un être de lumière, l'objet de toutes les attentions.

D'emblée, cette recherche prit toute la place. Tout m'inspirait : Nathalie Portman légère en jupe de tulle, icône pour je ne sais plus quelle fragrance et son « what would you do for love » chuchoté à la caméra ou le bustier d'organdi qui dévoile, blanches, les épaules de Michèle Morgan dans *Les Grandes Manœuvres*. J'ignorais ce que je cherchais mais je cherchais. Éperdument.

Mon périple ne se limitait pas à la toile, au petit ou au grand écran. Chaque aube nouvelle me remettait face à mon rêve.

Une après-midi de décembre, je tombai en arrêt devant la vitrine d'un grand couturier, avenue Montaigne. Aujourd'hui, la traîtresse est toujours là. Étoile inaccessible, elle continue d'éclairer le souvenir de ces premières recherches. Traîtresse parce que « robe de mariée », elle n'était pas. Elle était mieux ou pire : une idée.

J'aperçus ce mirage de loin, par-delà un enchevêtrement de voitures et une mer de parapluies. Une bruine serrée tombait, sans doute froide, je ne m'en souviens pas. Un rêve m'appelait de l'autre côté de l'avenue. Je courus vers lui, manquai me faire renverser pour l'effleurer du regard à défaut de pouvoir le toucher du doigt. Les klaxons étaient une vague rumeur.

Elle prenait tout l'espace de la large vitrine, surélevée de deux marches par rapport à la rue. Princesse, elle l'était sans conteste. En témoignaient la jupe ample, à crinoline, le décolleté profond. Une échancrure, indiscreète, laissait entrevoir la nudité des flancs. Majestueuse mais simple aussi, mais sage, avec cette élégance qui permet d'être audacieuse sans en avoir l'air. Du haut en bas, elle était ornée de pétales d'un rose tendre, marbré de lilas. Dans ce temple du luxe, elle semblait un miracle échappé de la nature, née du vent printanier qui fait voler les pétales des cerisiers en fleurs. Sous la pluie, j'étais de nouveau Cosette, sidérée.

— Tu es folle de traverser comme ça, tu veux te faire tailler un short !